Lutte

Kawkab al-Sharq, 25 mars 1933

Entre la vie et l'opinion se joue, en ces jours que l'Égypte traverse, une lutte grave qui éveille en son âme une douleur cuisante et dépose en son cœur un chagrin profond. Il est étrange, certes, de parler d'une lutte entre la vie et l'opinion — mais si étrange soit-elle, cette étrangeté même est une vérité incontestable. Tous les Égyptiens aiment la liberté d'opinion, y tiennent jalousement, et aspirent à la voir enfin acquise ; ils exècrent, de toute leur âme, qu'on en prive l'un des leurs, quel qu'il soit. Mais tous les Égyptiens, tout autant, aiment la vie — aiment la vie douce et facile — et beaucoup d'entre eux, hélas, n'ont jamais reçu une éducation libre, ni cette formation qui leur eût permis de comprendre la vie comme il convient, d'en mesurer le vrai prix, et de la situer à sa juste place. Ils ne saisissent pas que la vie sans liberté est une mort, que la vie sans dignité est une mort, que la vie sans honneur est une mort.

Il est vrai que, parmi les Égyptiens — hélas — il en est un groupe qui s'imagine que la vie se réduit au mouvement et à l'activité, au manger et au boire, au plaisir et au divertissement, à la plaisanterie et à la légèreté, à occuper son temps entre une série de tâches mécaniques et une série de plaisirs vulgaires ; qui ne conçoivent pas qu'on puisse élever la vie au-dessus de ce niveau ; qui se satisfont d'eux-mêmes dès qu'ils ont accompli ce travail machinal, qui se satisfont d'eux-mêmes dès qu'ils ont obtenu ces plaisirs creux ; qui s'attachent à cette vie avec un tel acharnement qu'ils y sacrifieraient tout, y renonceraient à tout, y abandonneraient tout — car ils ne se sont jamais habitués à rien préférer à elle ! Ne dites pas à ces gens que leur vie ne les élève pas au rang de l'homme véritablement civilisé, ce rang qui le distingue même des autres êtres vivants qui l'entourent et partagent avec lui ce monde ! Ils ne vous comprendront pas ; et s'ils vous comprennent, ils ne vous donneront pas raison — car, à leurs yeux, ces autres créatures vivantes, du moins, ne fréquentent pas les bureaux et les administrations comme le font les hommes, ne vont pas dans les clubs et les lieux de divertissement comme le font les hommes, ne jouent pas aux dés ni aux échecs comme le font les hommes, ne se jugent pas les uns les autres comme le font les hommes, ne s'adonnent pas tour à tour au sérieux et à la légèreté comme le font les hommes. Ils se croient donc, à ce compte, supérieurs à ces autres créatures — et ils se contentent d'une distinction aussi grossière et aussi facile. Ne dites pas à ces gens que l'homme n'est pas fait homme par ces

signes triviaux de l'existence, mais par son esprit, qui pense et qui produit ; par sa volonté, qui ordonne son travail et son effort ; par sa dignité, qui l'élève au-dessus de l'abaissement et lui interdit d'accepter l'humiliation ; par son honneur, qui lui rend odieux de jamais devenir l'instrument d'un autre homme, quel qu'il soit, ou d'un pouvoir, quelle que soit la force et la puissance dont il dispose. Parlez-leur de cela, et ils ne vous comprendront pas, car ils ne se sont jamais accoutumés à un tel langage ; et s'ils vous comprennent, ils ne vous donneront pas raison, car ils n'y voient qu'une sorte de philosophie de philosophes, de simples propos de livres — qui ne mènent à aucun but immédiat, qui ne rapprochent d'aucun plaisir agréable, qui ne procurent ni un poste de quatrième ni de troisième classe, ni l'espoir d'une prime qui augmenterait leur traitement de trois ou quatre livres, ni un sourire sur les lèvres du ministre si l'on se présente devant lui, ni même l'assurance d'un mot aimable de son sous-secrétaire si l'on se tient devant lui !

Et qui sait — peut-être un tel discours vous coûtera-t-il votre poste, vous écartera-t-il de votre travail, vous réduira-t-il au dénuement, et vous imposera-t-il une patience à laquelle vous n'êtes jamais accoutumé. Qui s'est habitué à une nourriture raffinée aura peine à revenir à une nourriture grossière ; qui s'est habitué à une mise élégante aura peine à revenir à une mise négligée ; qui s'est habitué à une belle demeure aura peine à descendre vers une demeure modeste ; et qui s'est habitué à retrouver, en rentrant chez lui, des siens contents et paisibles, aura peine, au contraire, à leur revenir et à lire sur leurs visages les marques du chagrin, dans leurs traits les signes de la détresse, et à percevoir dans leurs propos les accents de la tristesse.

Que sont donc, au regard d'une vie aussi douce, la liberté, l'honneur et la dignité ? Une vie pour laquelle l'ami vous envie et l'ennemi vous jalouse ; qui vous permet de cueillir à loisir les fleurs variées du plaisir ; qui vous laisse la certitude que les vôtres sont en sûreté, sans rien à craindre ni rien à redouter.

Il y a en Égypte beaucoup de ces gens-là — et, que cela nous plaise ou non, ils sont la source de toute crise que traverse l'Égypte, et de tout le trouble auquel elle est livrée en politique, en matière d'opinion et d'argent — pour cette seule raison qu'ils veulent vivre, ou plutôt pour cette seule raison qu'ils sont incapables de rien faire d'autre que vivre !

Ces gens-là sont les messagers de l'abaissement envoyés à leur propre nation ! Ils sont le chemin par lequel leurs concitoyens sont

conduits à la soumission ! Et cette soumission est elle-même l'obstacle qui se dresse entre leur pays et la dignité, la liberté et l'indépendance ! Ils ne veulent que vivre, et les tyrans leur aplanissent les voies de la vie, leur en préparent les moyens, et leur réclament, en paiement de cette vie, un prix si léger qu'il ne leur coûte rien, ne les dérange en rien, ne leur demande aucun effort : l'obéissance. Et quoi de plus facile que l'obéissance, pour prix d'une vie ? Quoi de plus facile, même, que d'offrir cette obéissance avant qu'elle ne soit exigée ? Quoi de plus facile encore que de devancer les moindres désirs de son maître, de les connaître à fond, de les satisfaire pleinement, et d'épargner à ce maître jusqu'à la peine de formuler lui-même une demande ou un souhait ? Sans de telles gens, la tyrannie n'aurait jamais trouvé le moyen de s'emparer d'aucun pays sur cette terre, en cette époque moderne. Car l'esprit humain a suffisamment progressé pour distinguer la droiture de l'égarement, pour établir la différence entre une vie libre et une vie asservie, entre l'honneur et l'abaissement, entre la dignité et l'humiliation — mais la morale des hommes n'a pas progressé autant que l'esprit ; aussi certaines vertus se sont-elles affermies, tandis que d'autres demeuraient faibles. Et la tyrannie a bien su faire la guerre aux vertus fortes en exploitant les vertus faibles et dissolues.

Vous pouvez chercher les causes qui ont permis à la tyrannie de s'implanter sur cette terre : vous n'y trouverez que la faiblesse des mœurs et leur corruption, l'excès, chez une partie des hommes, dans l'amour d'eux-mêmes, et la préférence donnée à leur intérêt immédiat sur toute autre chose.

Tout, en ces jours, concourt à remplir les âmes de telles pensées : cette instabilité des opinions d'un instant à l'autre ; cette incapacité à tenir un seul avis plus d'un jour ; cette opinion proclamée le matin, et dont on s'excuse dès le soir venu ; cette audace qui vous pare des traits du héros, suivie aussitôt de cette dérobade qui vous ramène au plus facile refuge du consentement et de la soumission. Ces confidences faites, dans l'intimité, à ses amis les plus proches, où l'on déverse toute l'indignation et tout le refus dont l'âme est pleine — pour voir aussitôt, dès qu'il faut parler haut et en public, cette même indignation se changer en satisfaction, ce même refus se changer en adhésion. Cette gaieté apparente qui cache une haine sans pareille ; ce désaveu apparent qui cache un amour sans pareil. Cet évitement des amis par crainte des regards indiscrets ; ce rapprochement des ennemis pour plaire à ses supérieurs. Tout cela n'est que les visages divers de cette même lutte

douloureuse entre la liberté d'opinion et l'amour de la vie.

C'est l'amour de la vie, préféré à la vérité et à la liberté, qui pousse une catégorie de fonctionnaires à se compromettre dans des fautes que le règlement lui-même réprouve et que la loi elle-même punit — car ils veulent plaire à leurs supérieurs ; et si on les laissait seuls avec leur conscience, peut-être n'auraient-ils jamais commis de telles fautes, ni même songé à les commettre. Mais ils sont faibles ; ils veulent vivre, et l'on ne vit pas sans plaire à ses supérieurs !

C'est l'amour de la vie, préféré à la liberté d'opinion, qui réduit les savants au silence malgré eux, et les contraint à accepter l'humiliation sans se plaindre — sauf à se confier à vous seul, en secret, où ils peuvent se laisser aller et vous traiter en ami sûr et sincère. C'est même l'amour de la vie, préféré à la liberté d'opinion, qui pousse parfois les savants à louer ce qu'ils détestent, voire à professer de l'amour pour ce qu'ils détestent ! Ils remercient alors celui qui leur a fait du tort pour ce tort même, et félicitent celui qui les a agressés pour cette agression même — allant jusqu'à souhaiter que l'offenseur, l'agresseur, aille plus loin encore dans son offense et son agression ! C'est l'amour de la vie, préféré à la liberté d'opinion, qui a détourné le ministère de l'Instruction publique du livre du professeur Abd al-Rahman Bey al-Rafi'i sur l'époque d'Ismaïl, et l'a empêché de le prescrire dans les bibliothèques scolaires.

Or ceux qui ont examiné ce livre — et je ne les connais pas — sont sans doute des hommes instruits, sans doute des hommes cultivés, sans doute des historiens. Ils savent, de la pleine science du savant, que la liberté est le fondement même de l'histoire. Ils savent, sans le moindre doute, que ceux qui écrivent l'histoire n'ont pas pour tâche de plaire à leurs lecteurs, qu'ils soient de l'élite ou du commun, mais seulement de satisfaire ce qu'ils croient eux-mêmes être la vérité. Ils savent, sans le moindre doute, qu'une erreur d'opinion scientifique n'entraîne aucune sanction, mais seulement discussion et rectification. Ils savent, sans le moindre doute, qu'une erreur d'opinion scientifique n'appelle pas qu'on délaisse les ouvrages de celui qui s'est trompé, mais plutôt qu'on les maintienne en circulation, puisqu'ils sont les vaisseaux de la production intellectuelle, laquelle peut receler tantôt l'erreur, tantôt la vérité. Ils savent tout cela — et pourtant, le sachant, ils refusent que le livre du professeur Abd al-Rahman Bey al-Rafi'i soit placé dans les bibliothèques scolaires, pour la seule raison qu'il critique tel ou tel aspect d'Ismaïl !

Et puis, ils savent aussi — s'ils sont vraiment historiens, et l'on ne saurait croire que le ministère de l'Instruction publique confierait un ouvrage d'histoire à des mathématiciens ou à des juristes — que le professeur al-Rafi'i n'a rien dit de la politique financière d'Ismaïl que tout historien rigoureux n'ait également dit ; qu'il ne s'est pas trompé, qu'il n'a pas cherché à déformer les faits, mais a dit la vérité et s'est appliqué avec zèle à rechercher ce qui est juste. Et pourtant ils refusent encore — ou plutôt, c'est pour cette raison même qu'ils refusent — d'approuver ce livre pour les bibliothèques scolaires. Pourquoi ? Parce que cette époque si heureuse n'aime pas la vérité, ne goûte pas la liberté d'opinion, et ne trouve de repos que si l'on dicte aux hommes leurs opinions et leurs doctrines — en matière de science et de pratique, de politique et de religion, et d'histoire aussi bien. Et de même, il faudrait qu'Ismaïl soit tenu pour infaillible, immanquablement juste en tout ce qu'il a fait, en tout ce qu'il a pensé, en tout ce qu'il a dit. Quiconque pense autrement, ou dit autrement, a écrit là un livre bon pour la confiscation — peut-être même bon pour le bûcher, comme on le fait en Allemagne ; alors pourquoi pas en Égypte ?

Tout, dans ce pays, est douloureux en ce moment. Voici des étrangers qui composent des livres sur l'histoire de l'Égypte, vendant chaque volume plusieurs dizaines de livres, et notre propre gouvernement en achète des dizaines d'exemplaires ; et voici d'autres étrangers qui composent une encyclopédie sur l'Égypte ancienne, et notre gouvernement en souscrit des centaines d'exemplaires, sinon des milliers. Et voici, cependant, un Égyptien qui a consacré sa vie entière et tous ses efforts à l'étude de l'histoire de son propre pays, et qui en a tiré un livre admirable, sans précédent dans la langue arabe — un livre que le ministère de l'Instruction publique n'a jamais su, et ne saura pas avant de longues années, égaler, ni même approcher. Et pourtant, lorsqu'on présente ce livre au ministère pour qu'il soit placé dans les bibliothèques scolaires, on lui répond : c'est chose absolument défendue ; il est sacrilège de placer ce livre dans les bureaux et les écoles du ministère, parce que vous avez parlé de la politique d'Ismaïl en des termes qui ne nous plaisent pas !

Dieu soit loué — le ministère de l'Instruction publique s'est-il donc assuré que tout, dans ces livres étrangers qu'il achète et pour lesquels il dépense des milliers de livres, répond à son goût ? Et depuis quand la faveur ou le déplaisir du ministère sont-ils devenus la mesure de la qualité d'un livre ou de sa médiocrité, et le critère qui décide quels livres

doivent être mis à la portée des professeurs et des étudiants ?

Que le professeur Abd al-Rahman Bey al-Rafi'i se console en songeant qu'il est égyptien — et que l'Égyptien, aujourd'hui, est un étranger dans son propre pays ! Et que le professeur Abd al-Rahman Bey se console aussi en songeant que si son livre n'est pas placé aujourd'hui dans les bureaux du ministère, il le sera demain, comme il l'a déjà été par le passé. Professeurs et étudiants le liront en dehors des bureaux mêmes du ministère, à moins que l'Administration de la Sûreté générale ne le confisque. Et ce jour-là, je féliciterai le professeur pour ce triomphe des martyrs. Mais que j'aime cette génération montante, que j'aime cette jeunesse qui ne s'est pas encore souillée par l'excès dans l'amour de la vie ! Puisse-t-elle réfléchir à tout cela, y songer, et s'appliquer, dès maintenant, à comprendre la vie telle qu'elle est, et le devoir tel qu'il est — afin que, lorsqu'elle s'élèvera un jour aux postes de responsabilité et à la charge de veiller sur l'intérêt public, elle ne se soumette pas, elle, à cette même lutte douloureuse entre la dignité, la vérité et la liberté d'une part, et l'amour de vivre simplement de l'autre.